

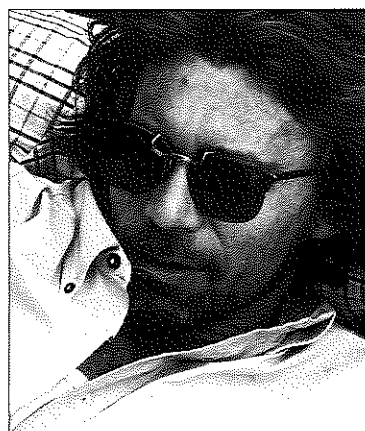
Du père

Il s'agit probablement d'une situation unique dans nos lettres : au même moment, un poète publie son sixième livre et édite un premier recueil signé, à titre posthume, par son père. Loin d'être anecdotique, cette double parution est riche de sens. Non seulement, les deux recueils sont de grande qualité formelle, mais un écheveau existentiel les enserre et en rend la lecture à la fois puissante, douloureuse et émouvante.

Serge Delaive est l'auteur de quatre recueils de poèmes et d'un roman écrit sous le pseudonyme d'Axel Somers (*Le Temps du rêve*, Eperonniers, 2000), autant de textes centrés sur les thèmes du voyage et des frontières séparant le rêve de la réalité. Par ailleurs, avec Karel Logist, Carl Norac et Carino Bucciarelli, il dirige la revue *Le Fram* et la maison d'édition du même nom. La sortie de son cinquième recueil, *Le Livre canoë*, donne une valeur supplémentaire à sa poésie, tandis qu'aux éditions Le Fram paraît un recueil écrit par son père, Michel Delaive, *Poèmes en attendant le mauve*.

Pour mesurer la portée de ces deux publications, il faut savoir que Michel Delaive s'est suicidé en 1986, quand Serge avait 21 ans. Comme la mort du père est le sujet principal du *Livre canoë*, de nombreux liens se nouent entre les deux recueils.

Médecin et mécène, Michel



Michel Delaive.

Delaive était le cofondateur, avec Robert Varlez et Jacques Izoard, des éditions l'Atelier de l'Agneau, mais personne dans son entourage ne savait qu'il écrivait. Les textes réunis aujourd'hui dans *Poèmes en attendant le mauve* ont donc été découverts après son décès. On comprendra le geste de Serge Delaive, qui en le publiant, tend la main à son père par-delà la mort, mais on peut légitimement se poser la question de savoir si ces textes valaient la peine d'être présentés au public. La réponse est oui, sans aucun doute. « Probablement écrits sous emprise », comme le signale Serge dans sa préface, ces « poèmes automatiques » sont pleins de force et d'éclats. Et s'ils ne présentent pas tous la même qualité à nos yeux, cela tient à leur genre : fulgurances surréalistes, ils concentrent le sens de façon presque abstraite et touchent brutalement le lecteur sans qu'il sache pourquoi ou... le laissent froid. C'est tout ou rien à chaque vers. Voici quelques-unes des associations de mots qui nous ont frappé (la subjectivité est inévitable

en la matière) : « Le cou dans la clarté se pend aux seins de la femme du lendemain » ou « Et le sang jaillit là où je t'attends » ou « Sur les rayons du soleil descendent les rats ». Ou encore, parmi quelques formules de nature plus idéologique : « Le processus de fascisme personnel est-il un processus d'identification au père ? »

La lumière du deuil

Cette interrogation nous amène naturellement au *Livre canoë*, recueil qu'il est possible de diviser en trois parties. La première contient des poèmes consacrés au suicide du père, la seconde renoue avec les sujets des livres précédents et la troisième est constituée d'un texte en prose, mi-narratif mi-théorique, reprenant la question du père en la liant à celle de l'écriture.

Les poèmes de la première partie épousent différentes formes et se présentent comme des variations sur le même thème. Parfois directs et narratifs, parfois serrés et pleins d'échos, ils s'attachent à la description des

rapports manqués entre le père et le fils, imaginent le moment fatal, retracent l'histoire du revolver utilisé par Michel Delaive, mêlent prose du père et vers du fils, s'attachent sur le bruit de la détonation ou évoquent la tombe, la marque de la balle, un film mettant en scène un suicide comparable... Ces poèmes sont l'occasion pour Serge Delaive d'utiliser à la fois les techniques qu'il a peaufinées jusqu'ici et d'en aborder



Serge Delaive. Photo Sandra Focan.

d'autres, de se montrer plus clair, plus lyrique que d'ordinaire, ce qu'il semble redouter : « ceci pourra paraître pur sentimentalisme, peu importe. » Or, nous sommes très loin de l'épanchement brut, il faut y insister : Serge Delaive s'adonne ici autant aux mots, qu'il pétrir avec acharnement, qu'aux souvenirs. Les uns et les autres ne font d'ailleurs peut-être qu'un dans son esprit.

« Il écrit ce poème envers et contre lui ce revolver », note-t-il en tout cas comme pour affirmer dans un raccourci la parenté du geste créateur et du geste qui tue.

La partie centrale du *Livre canoë* établit un lien avec les recueils précédents et permet d'éclairer rétrospectivement au soleil noir du deuil leurs sujets de prédilection : le voyage et le rêve apparaissent non seulement comme des palliatifs à l'absence du père, mais aussi comme des échos aux questions que celui-ci se posait de son vivant.

Dans nombre de ces textes à l'écriture dense et métaphorique, parfois difficile, un manque, souvent à caractère paradoxal, travaille en effet la plénitude du dépaysement : « Il fallait que j'ouvre les yeux/ pour échapper à tout ce bleu », avoue le poète fasciné par la paix intérieure des Orientaux. « Comme moi tu mourras », lui lance une vieille dans un poème emblématiquement appelé « Le sexe des bœufs ». La sensualité est ici souvent présente, mais de même que le « jour » est « châté », elle rime souvent avec la mort : « une fille nue dansait / trois bracelets d'argent / tintant à ses chevilles lisses / Bien que morte / elle rêvait encore de danser. » Ou, ailleurs : « viens danser sur cette tombe / et jeter aux quatre veines essentielles / tes habits un à un tombés ».

Ainsi, par petites touches, l'errance à travers le monde se pare d'un sombre éclat, sans doute présent mais à peine visible dans *Légendaire* et *Monde jumeau*, les deux recueils qui forment avec celui-ci la Trilogie Lunus (Lunus étant un double du poète). Les pérégrinations de Lunus, dès lors, semblent quelque peu vaines : « Grand monde / est décevant amas de lignes ».

Le poème le plus puissant de cette seconde partie est peut-être « Antipoème ou Naufrage en route vers l'île Ogygie » car, par l'intermédiaire d'Ogygie, l'île de Calypso, la thématique du voyage se confond avec celle de la littérature même, qui sera approfondie dans la prose finale. Et c'est bien la force des vers de Serge Delaive, sinon de toute poésie, d'établir des correspondances, à la fois profondes, inexplicables et signifiantes, entre les pans épars de l'existence.

Adieu à la poésie ?

La prose finale, sous-titrée précisément « De la littérature », aborde de front une autre parenté, déjà évoquée, celle de l'écriture et du suicide. Serge Delaive y associe clairement sa vocation à la disparition de son père : « ces années d'écriture tendaient vers un unique but : élever l'édifice, brique après brique, patiemment, scientifiquement, pour atteindre ce moment précis, la mort du père. Ecrire l'indicible. La serge froissée. Ce moment moteur de l'écriture. » Malheureusement, le moteur semble s'enrayer, car Serge Delaive estime que son parcours poétique se solde par un échec. Non pas au niveau littéraire, mais au niveau existentiel, comme s'il avait voulu que ses textes aboutissent à autre chose qu'à de la littéra-

ture. Aussi décide-t-il de « clore sans le moindre remords ce bref chapitre consacré en partie à l'écriture ».

Peu après, au prix d'une nouvelle correspondance dont le sens est impossible à fixer, il interrompt sa réflexion pour donner la parole à son père, en italique, au cours d'un monologue intérieur époustouffant, comparable au délire et à la douleur du consul dans *Au-dessous du Volcan* de Lowry. Enfin, avant de conclure, le poète s'écrit : « Mon père s'appelle Angoisse et je l'aime. Au temps présent. Jamais je ne le reverrai, lui et son nom. Le reste est superflu. »

Recueil douloureux, sensible et finement construit, à la fois éclaté et cohérent, *Le Livre canoë* semble se clore sur un constat d'échec : la littérature, les « années de voyage, les amours : du sable. » Pourtant, tout espoir n'est pas perdu. D'abord, Serge Delaive a l'impression d'avoir enrayé une malédiction familiale : le mal-être de son père venait, comprend-on entre les lignes, de la violence du grand-père. « Et elle ne se transmettra pas à la génération suivante. » Ensuite, du point de vue du lecteur, la parution même du *Livre canoë*, associée à celle de *Poèmes en attendant le mauve*, donne sens à l'échec lui-même. Le poète en a d'ailleurs peut-être conscience, comme le prouve son titre. Car le canoë, dans le poème « Après la terre », permet de « passer d'une rive à l'autre ». Le livre aussi.

Laurent Demoulin

Michel DELAIVE, *Poèmes en attendant le mauve*, Le Fram éditions, 2001. — Serge DELAIVE, *Le livre canoë*, Editions de la Différence, coll. Clepsydre, 2001.